

# L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU

A LA

CONSERVATION DES AFFICHES

Rue de la Préfecture, 3

LYON

Ecrire franco.

## JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. . . . . 6 f. » c.

Trois mois. . . . . 3 50

4 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

### REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 20 Avril 1861.

#### GRAND-THÉÂTRE.

Bénéfice de M. ISMAËL. — M. MICHOT.

La fin de l'année théâtrale est proche, et nous voyons défilier au Grand-Théâtre, l'un après l'autre, tous les ouvrages nouveaux qui ont été montés dans le courant de la saison. En même temps commencent les représentations au bénéfice des principaux artistes. — Hier c'était le tour de M. Ismaël, le meilleur des barytons qu'il nous ait été donné de connaître depuis bien longtemps. — On donnait *Rigoletto*, c'est-à-dire l'opéra où M. Ismaël, comme chanteur ou comme comédien, a obtenu son plus beau triomphe. Aussi le public ne manquait-il pas au rendez-vous, et l'heureux bénéficiaire a pu voir en quelle estime il était tenu et de quels regrets son départ serait salué.

Ces ovations qu'il est d'usage de décerner aux artistes qui ont bien mérité, ont eu rarement ce caractère de spontanéité, de franchise et d'entrain. Les spectateurs, dans leurs bravos, di-

saient mieux que nous ne pourrions le faire leur admiration, et en échange jamais M. Ismaël n'a mieux rendu ce rôle dramatique du bouffon.

D'un autre côté, M<sup>mes</sup> Rey-Balla et Bourgeois, MM. Achard, Marthieu et Flachet, en essayant de se surpasser, se sont montrés bons camarades et ont fait de cette représentation une soirée hors ligne.

Le vide qu'occasionnait dans les rangs de notre troupe lyrique la maladie de M. Bovier-Lapierre, après avoir été comblé par les représentations de M. Sapin et de M. Renard, a disparu complètement par la présence de M. Michot, premier ténor de l'Académie impériale de musique, comme ses deux devanciers.

Voici ce que nous disait, au sujet de M. Michot, un de nos amis bien compétent en pareille matière :

« Une méthode merveilleuse que la sienne. J'appelle méthode merveilleuse celle qui consiste à chanter *la note* juste et en mesure et dans le vrai sentiment de l'œuvre ; joignez-y le charme d'une prononciation irréprochable, voilà ce qu'a pu faire la science : maintenant quel instrument

adorable ! — Une voix d'une étendue incroyable, et, ce qui semble contradictoire, parfaitement égale du grave à l'aigu. Je ne pense pas que personne ait jamais entendu une voix mixte comparable à la sienne.

» Ce qu'il y a de sûr, c'est que l'atmosphère d'intelligence et de sensibilité musicale qu'on respire à la salle de la rue Lepelletier n'aura pas été sans influence sur le talent étonnamment rapide de M. Michot. Ce talent, qui aujourd'hui est dans son plein et dont on pourrait dire que la floraison est parfaite, a pris à Paris ce qui y manque le moins : l'esprit.

» C'est qu'il arrive souvent que des chanteurs même renommés, mais qui n'ont pas encore reçu le baptême à Paris, s'appliquent moins à briller par une belle diction et un sentiment délicat des effets dramatiques que par le chant proprement dit ; ils savent mieux plaire à l'oreille par des sons de belle qualité qu'impressionner l'âme profondément en lui parlant le langage de la vraie passion. Graves erreurs à Paris où on demande aux arts, même à la musique, qui est de tous le moins représentatif, une peinture

### FEUILLETON.

#### DEUX RIVAUX.

II.

COMPLICATIONS ET PÉRIPÉTIE.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Après l'échange de nos exclamations de surprise, mon chrétien travesti me fit entrer chez lui et m'offrit la pipe et le café de rigueur. Ma présence à Tunis, à bord d'un navire français, était trop naturelle pour nécessiter une explication ; mais il n'en était pas de même pour lui, que je retrouvais marchand à la Goulette et costumé en sectateur de Mahomet. Sa dispute avec son compatriote et le raccommodement de ces deux rivaux m'étaient déjà revenus en mémoire, ainsi que le nom de Bianca, et j'entrevois un drame sanglant auquel j'allais sans doute être initié. Les premiers mots que je lui adressai furent ceux-ci :

— Il paraît, mon vieux camarade, que vous

vous êtes brouillé avec la justice de votre pays.

— On vous l'a donc appris ? répondit-il.

— Non, mais je devais le supposer, en vous voyant ici, sous ce costume peu catholique.

— Eh bien ! vous l'avez deviné. Ces juges de Bastia sont si ridicules ! Il ne m'a pas été possible de leur faire entendre raison, et ils m'ont condamné, bien que je fusse entièrement innocent du crime qui m'était imputé. Evidemment, ils m'en voulaient !

Je ne comprenais plus. Toutefois, cet exorde venait de piquer vivement ma curiosité. Je me rappelai que Battista avait toujours paru un bon et jovial garçon, et, sachant que les tribunaux humains ne sont pas infailibles, je commençais à m'apitoyer sur le sort de ce malheureux.

— Ainsi, lui dis-je, vous avez été victime d'une erreur de la Cour d'assises. Je m'en doutais encore. Il ne s'agissait donc pas de Bianca ?

— Cette fois, vous n'avez pas deviné. C'est, au contraire, cette maudite Bianca qui est cause de tout. Vous allez voir. Vous savez qu'aussitôt après

notre quarantaine j'ai été congédié avec Luigi ; ce qu'il m'avait dit était vrai en tout point : la bague que je tenais de Bianca, c'est lui qui la lui avait donnée ; tous deux nous avons donc été joués, trompés, blessés dans notre honneur ; aussi ce fut avec la rage au cœur et en jurant de tirer vengeance de l'affront que nous retournâmes à Bonifacio. Il nous fallait absolument la vie de la perfide Bianca ; ce n'était pas trop de tout son sang pour laver l'injure qu'elle nous avait faite. Seulement, il est regrettable que Luigi ait apporté dans notre affaire trop d'empressement. Soit qu'il voulût, ayant été le premier offensé, que son bras seul fit justice de la coupable, soit que sa vivacité naturelle ne lui permit pas d'attendre, il se rendit, le lendemain même de notre arrivée, devant la maison qu'habitait Bianca, à la tombée de la nuit, et par une fenêtre du rez-de-chaussée qui était toute grande ouverte, il déchargea sur elle à bout portant, un pistolet ; après quoi il se retira, en donnant deux ou trois coups de couteau à un employé du gouvernement qui voulait

flattée mais pourtant fidèle de tout ce qui est grand et beau !

» Or, ce sont de beaux et de grands sentiments que ceux du drame lyrique, fut-il le plus pitoyable du monde. Il s'agit là d'amour, de courage, de dévouement, de tout ce qui peut plaire ou émouvoir, la partie est donc belle pour le chanteur qui apporte sur la scène autre chose qu'un gosier.

» Ce public qui est là, devant lui, silencieux, recueilli, fasciné, il est maître de son rire ou de ses larmes ; ce qu'il ressent lui-même il le lui fera ressentir ; c'est comme un immense clavier qui obéit à tous les caprices de sa fantaisie.

» Ce don sympathique, ce fluide, M. Michot le possède à un degré éminent ; sa voix a des larmes et vous donne le frisson, ou bien elle a des accents d'une inexprimable tendresse et s'empare de vous de vive force. Je ne vous donne pas seize mesures du *Trouvère* ou de *Lucie*, chantés par M. Michot, pour que vous soyez complètement sous le charme.

» Mais quel ne serait pas votre enthousiasme si vous l'aviez entendu chanter ce poème de grâce, de fierté et d'amour qui s'appelle *les Huguenots* ! — M. Michot, dans le personnage de Raoul qu'il interprétait pour la première fois, s'est élevé à une hauteur vraiment magistrale, et quelle que soit l'autorité des grands noms qui dominent dans le passé, jouer et chanter un rôle déjà connu, comme l'a fait l'autre soir M. Michot, ce n'est pas le reprendre, c'est le créer ! »

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

M. MÉLINGUE, dans son passage, n'a tenu qu'une partie des promesses qu'il nous avait

l'arrêter. On fait rarement bien ce qu'on fait avec trop de précipitation, et d'ailleurs rien ne réussissait au pauvre Luigi. Comme toujours, dans cette circonstance, il joua le malheur. Sa balle avait à peine effleuré le cou de Bianca, et son couteau n'avait fait également que de légères blessures à l'employé qui avait cherché à l'arrêter. — Ah ! le traître ! il eut du bonheur de ne pas me tomber sous la main, il aurait sûrement appris à ne plus se mêler des affaires qui ne le regardent pas. — Des voisins, qui avaient vu et reconnu Luigi, furent discrets ; aucun d'eux ne voulut satisfaire la curiosité du juge d'instruction ; mais il n'en fut pas de même de l'employé. Il bavarda comme une pie, sans doute pour compenser le silence obstiné des voisins. Bref, Luigi eut à peine le temps de s'enfuir dans les montagnes. Il n'est pas besoin de vous dire que je connaissais sa retraite. Pendant un mois, je lui portai des provisions, ce qui ne l'empêchait pas de venir se promener quelquefois la nuit, armé d'un bon fusil, dans les environs de Bonifacio

faites. On espérait revoir avec lui quelques-uns des grands drames, tels que *Fanfan la Tulipe* ou le *Gentilhomme de la Montagne*, dont son talent à Paris fit l'an dernier le succès. Cet espoir a été trompé, et nous n'avons pu applaudir M. Mélingue que dans des pièces trop récemment jouées aux Célestins pour que le public ait eu le temps de les oublier.

Chacune des représentations de M. Mélingue a été pour lui une complète ovation, mais c'est dans *la Tour de Nesle* que bien certainement il a trouvé son plus vif et durable succès. Cette résurrection du plus émouvant des drames modernes a été fructueuse pour tous. Jamais le public n'a failli de se rendre à l'appel qui lui était fait. Tous y sont venus ; les uns jeunes et ardents, désireux d'entendre raconter cette histoire qui avait tant impressionné leurs aînés ; les autres dans l'intention de retrouver une partie de leurs émotions d'autrefois et de voir si l'âge qui détruit tout n'aurait pas respecté du moins en eux une illusion.

Maintenant M. Mélingue nous quitte, le théâtre de la Porte Saint-Martin le réclame, il s'éloigne après n'avoir fait pour ainsi dire qu'éveiller la curiosité sans la satisfaire, et c'est dans cette même *Tour de Nesle* qu'il va renouveler connaissance avec son public habituel.

Le vaudeville ni la comédie n'ont régné cette semaine aux Célestins. Les dernières représentations ont été consacrées au drame. Cependant nous avons eu comme lever de rideau *Chamarin le Chasseur*, le *Sacrifice d'Iphigénie*, *J'ai compromis ma Femme*, sans compter la deuxième représentation des *Malheurs d'un Amant*

et même dans la ville ; mais un détachement de voltigeurs, commandé par le mari même de l'infâme Bianca, l'ayant un jour aperçu, se mit à sa poursuite. S'il n'avait voulu que fuir, on ne l'aurait pas attrapé, attendu qu'il avait d'excellentes jambes ; mais il s'amusait à tirer sur ceux qui le poursuivaient, et cela lui fit perdre du temps ; en sorte que le chef du détachement, se voyant sur le point d'être ajusté à son tour, le prévint en lui envoyant une balle dans la tête. Le malheureux Luigi est mort sur le coup...

— Pauvre garçon ! Mais d'après ce que je vois, vous n'avez pas été compromis dans cette triste affaire.

— Non, Dieu merci ! Mais ma besogne n'avait fait qu'augmenter. J'avais mon ami à venger, et partant trois personnes à tuer au lieu d'une. Or, je l'ai déjà dit, lorsqu'on veut bien faire les choses, il faut y mettre le temps. Quoique j'eusse frappé sans hésiter le sergent et l'employé, s'ils se fussent offerts à mes coups, résolu de commencer par Bianca, qui était évidemment la plus coupable,

heureux. C'est suffisamment vous dire que le public qui sait que quelques-uns des artistes que nous possédons actuellement vont sous peu de jours s'éloigner, ne laisse pas se perdre l'occasion de leur témoigner dans ses applaudissements à la fois sa reconnaissance pour le passé et le désir qu'il éprouve de les revoir un jour.

*La Mariée du Mardi-Gras* continue le cours de ses excentricités bouffonnes et de ses désopilantes impossibilités ; les hommes graves par état ou par caractère sont, bon gré, mal gré, entraînés dans le tourbillon du rire et s'amuse à défilé de cette mascarade tout comme s'ils n'avaient rien de mieux à faire.

Hier soir a eu lieu la représentation au bénéfice de M. Cherblanc. A samedi prochain le compte-rendu. CH. MAURIS.

### GAUSERIE PARISIENNE.

Les Théâtres au jour le jour.

Vendredi 12 avril. — Le Théâtre Lyrique renouvelle son affiche ; le gaz est allumé partout, et des foyers de lumière électrique viennent prêter aide et protection au gaz de la rampe ; avec l'élite de la troupe on donne la première représentation de *la Statue*, un opéra-comique en quatre actes, de M. Reyher et de Leuven. C'est un conte des *Mille et une Nuits* transporté sur la scène avec ses génies, ses féeries, ses magiques décors ; c'est sans contredit la meilleure des partitions qui aient vu le feu de la rampe au Lyrique depuis l'éclatant succès de *Gil Blas*.

M<sup>lle</sup> Baretti, une cantatrice d'avenir, ce qui, certes, est bien différent de la musique de l'ave-

ble, je n'épiai qu'elle. J'avais un joli styilet, pointu et affilé comme une aiguille de voilier ; c'était un vrai bijou, aussi solide et commode que gracieux. J'avais cerclé sa poignée avec la bague que m'avait donnée Bianca. J'installai ce bijou dans ma manche, attendant que l'occasion de l'utiliser se présentât. Je n'attendis pas longtemps. Cette occasion s'offrit d'elle même le jour de la Fête-Dieu. Il y avait des reposoirs dans toutes les rues ; les maisons s'étaient drappées ; on ne pouvait faire un pas sans marcher sur des fleurs ; et une foule compacte interceptait presque partout la circulation. Je me mêlai à cette foule, et, à force de pousser et de chercher, j'arrivai près de Bianca, qui était au bras de son mari. Oh ! si vous aviez vu comme elle était jolie et bien parée ! On aurait tout quitté et tout oublié pour la regarder.

CASIMIR HENRICY.

(La suite au prochain numéro.)

L'ENTR'ACTE LYONNAIS.

nir, a un rôle qui convient parfaitement à sa taille et à sa voix, et est la plus délicieuse statue que cœur de poète ait jamais rêvée. Balanqué, Montjause, Meillet ont acquis toutes les sympathies de notre dilettantisme parisien. Succès! grand succès!

M<sup>lle</sup> Girard continue à nous faire oublier l'absence de M<sup>me</sup> Ugalde. C'est une jolie artiste et une jolie voix.

Samedi 13. — L'Opéra-Comique, ne voulant pas rester en arrière de son voisin, entasse nouveautés sur nouveautés. Deux actes de MM. de Massa et de Mégrigny affrontent le public; ces deux actes qui nous parlent de chevaliers et de marquis, de comtesses et de duchesses, qui portent fort déceimment l'habit de cour et l'épée en verrouille, sont à tout prendre un légitime succès. M. Beaumont ne peut encore cette fois-ci se plaindre ni du public ni des auteurs.

Le succès de la *Circassienne* va grandissant chaque jour. *Le Poème de Maître Claude* et le *Jardinier galant* ne trouvent plus une soirée à leur disposition; on dit que M. Jules Cohen s'arrache les cheveux avec désespoir. Pauvre jeune homme! A la porte St-Martin, *Richard d'Arlington* a reparu sur la scène en attendant que *la Tour de Nesle* soit à la veille de sa nouvelle reprise. Nous ne pouvons constater que deux choses, le talent de Taillade, qui va toujours en augmentant, et les élections d'Angleterre qui sont une bien vilaine chose.

Dimanche 14. — Fanfan Déjazet est admise avec ses deux frères d'adoption aux Tuileries. Notre jolie fée, qui n'a plus que quatorze ans, est littéralement couverte de fleurs par les mains impériales; plus que jamais elle soutient l'honneur de la soirée. Bosquette ne peut plus compter les prunes qu'il a avalées et étouffe au mardi-gras; Paer oublie son code; toute la troupe, revenue de son émotion, termine la séance au milieu des bravos. L'empereur, heureux d'avoir retrouvé un dernier gamin dans son royaume, veut lui offrir des bonbons; le gamin, né malin, ne refuse rien et veut aussi l'amitié de son royal admirateur.

Lundi 15. — Grande exhibition de jambes et de gorges rondes aux Délassements-Comiques, on joue *les Photographies comiques*. La pièce n'est qu'un cadre où chacune de ces dames le plus court vêtues possible viennent étaler aux yeux de nos gandins et de nos vieillards déhontés des charmes qui ne sont pas toujours naturels. Le théâtre des Délassements-Comiques est engagé dans une voie très-fausse qui pourrait

causer sa perte s'il n'y prend garde.

Mardi 16. — Sur une œuvre tombée, les parodies vivent au mieux. La semaine dernière, c'était au Théâtre Déjazet *la Panne aux airs*, un sanglant outrage jeté à la face d'un adversaire tombé aujourd'hui; c'est *Ja mein heir* au théâtre des Variétés, une burlesque et piteuse pochade qui n'a plus sa raison d'être, et que tout le talent de Grenier, de M<sup>lle</sup> Alphonsine, de Christian, de Blondelet, galvanise à peine.

*L'Amour en sabots*, donné le même soir au même théâtre, est une charmante idylle villageoise. Kopp et Alphonsine y font assaut de brio, de gaieté, de bon goût. Deux domestiques se détestent; ils quittent la maison où ils étaient ensemble pour ne plus se revoir, et quinze jours après ils se retrouvent engagés chez le même notaire. L'amour est si près de la haine qu'à la fin de ce vaudeville, les deux ennemis se marient, les coups et les égratignures se changent en tendres baisers échangés dans la coulisse. Bravo! Kopp, mon don Juan de l'armée, vous portez aussi bien la blouse du paysan que la tunique de l'infanterie de ligne.

A quand donc la première des *Danses nationales*? M. Clairville en est. Pourquoi alors retardez-vous la pièce, monsieur Coignard?

Mercredi 17. — La charmante comédie de MM. Dumanoir et Lafargue occupe toujours l'affiche au théâtre du Gymnase. *Un Gentilhomme pauvre* est une étude de mœurs faite avec cœur, une étude comme on n'en voit guère au théâtre. M. Montigny est homme de goût et d'esprit, nous le savions depuis longtemps, mais il en a fait preuve à nouveau dans cette circonstance. *Les Trembleurs* sont drôles, mais *J'ai compromis ma femme* est innarrable.

Au Palais-Royal, on joue *le Serment d'Horace*, et avec *le Serment d'Horace*, ce dernier chef-d'œuvre de la bohème, nous avons la plus ravissante créole qu'ait pu découvrir un directeur intelligent. Nonchalante à faire damner des saints, blonde comme un rayon de soleil en un beau jour de printemps, douée du plus sympathique talent, M<sup>lle</sup> Marie Deschamps est la reine du théâtre. A la ville, on copie ses coiffures et ses toilettes; nos gandins mendent un regard, un sourire; au théâtre, on recherche son amitié, on la convie à tous les bénéfices; elle est choyée, adulée, aimée avec justice, avec raison.

*La Mariée du Mardi-Gras* et les jambes de M<sup>lle</sup> Schneider sont très-recherchées en ce moment. Ces deux choses aidant, le Pactole coule dans la caisse directoriale.

Jedi 18. — Au Vaudeville, première représentation de *la Poule et les Poussins*, deux actes dont nous rendrons compte la semaine prochaine. Le capitaine Félix, non, *le Capitaine Tic* continue sa série de brillantes représentations. *Parade est abracadabrant*, M<sup>lle</sup> Mauvoy est une jeune première un peu trop déniaisée, ce qui ne l'empêche pas d'être une jolie artiste; mais M<sup>lle</sup> Mantelli, oh! M<sup>lle</sup> Mantelli, ne parlons pas de M<sup>lle</sup> Mantelli. Les morts de la scène sont vite oubliés!

A l'école lyrique, une jeune danseuse, M<sup>lle</sup> Schlosser, de l'Opéra, jouait pour la première fois la comédie, elle débutait dans les soubrettes et s'en est acquittée à merveille. Souhaitons qu'elle joue souvent, c'est peut-être une comédienne appelée à trôner sur un de nos théâtres de genre.

Markowski réorganise une seconde fois des patineurs, encouragé par la vogue et le succès de la première, il appelle tout son joli personnel féminin à son aide. Une bonne soirée de plus à passer.

Vendredi, 19. — Les variétés organisent une représentation au bénéfice de Christian. La soirée sera des plus attrayantes d'après le pompeux programme affiché aux quatre coins de Paris. Nous verrons bien si les promesses sont toutes mensongères.

MAXIME D'AMBLÉRIEUX.

PALAIS DE L'ALCAZAR.

Cirque Rancy.

La foule se porte toujours avec empressement aux brillantes soirées équestres que lui offrent M. Rancy et la pléiade d'artistes qu'il a su réunir. — C'est là, selon nous, la preuve la plus éclatante du talent de ces artistes, qui chaque soir sont rappelés et accueillis par des salves réitérées d'applaudissements.

La représentation de jeudi dernier surtout a été remarquable par le soin qui avait présidé à la composition de son programme. *Le Matelot* a été mimé avec beaucoup de sentiment par Wattson. Il en a été de même de *Jeanne d'Arc*, par M<sup>me</sup> Kenebel. *Le Passage des banderolles*, par M<sup>me</sup> Itscher, et *l'Oriflamme*, par M<sup>lle</sup> Juliette, ont été exécutés avec la grâce et l'agilité qui caractérisent ces deux écuyères.

Deux artistes, Laër et Mascara, ont été vivement applaudis, et M. Aix, leur instructeur, peut à juste titre s'attribuer une part des suffrages que ses deux chiens ont obtenus.

Quant aux autres artistes, nous les prions de nous pardonner notre silence à leur égard. Nous les dédommagerons de la part d'éloges dont nous les frustrons — faute de place — dans notre prochain numéro.

F. BOILLY.

## HISTOIRE DE DEUX ENFANTS ET D'UN CHIEN.

## XI.

(Suite et fin.— Voir le dernier numéro.)

D'abord submergé, il reparut bientôt plein d'espérance à la surface des flots.

Il voulut nager... Hélas ! ses bras engourdis restèrent impuissants.

Mais une vague eut pitié de lui. Elle le souleva bien haut, comme pour lui donner la suprême joie de revoir encore sa compagne.

Georgette était là, tout près à ses côtés, debout sur la barque respectée par la tempête.

S'il parvenait à atteindre cette barque, ils étaient peut-être sauvés tous les deux ?

Ou du moins, ils mouraient ensemble.

Cette vue, cet espoir, cette pensée, lui donnèrent les derniers élans fugitifs de la lampe qui se ramène au moment de s'éteindre.

Les vagues, de plus en plus fréquentes et furieuses, soulevèrent à la fois la barque et le nageur en les rapprochant l'un de l'autre.

C'était un spectacle étrange et terrible que la lutte de ces deux pauvres enfants, perdus sur la mer immense, et n'espérant plus de la tempête qu'une mort commune après un dernier baiser !

A la première vague, il se trouva plus près d'elle.

A la seconde, plus près encore !..

A la troisième, plus près toujours !..

Enfin, il sentit ses ongles glisser contre du bois et lorsqu'il redescendit avec la vague, il se disait :

— Encore une et je vais l'atteindre !

Concentrant toute sa vie dans un dernier effort, il remonta encore à la surface de l'Océan.

Georgette était là : elle se penchait en dehors de la barque, elle tendait la main à son frère.

Cette main, il put l'effleurer de la sienne.

Mais ce fut tout ; une montagne d'eau les sépara pour jamais.

Il y eut un éclair dans le ciel.

A cette éblouissante lueur, les deux pauvres enfants s'entrevirent une dernière fois à la crête écumante de deux vagues déjà très-éloignées l'une de l'autre.

Puis ils disparurent tous les deux.

Mais, hélas ! ils ne devaient pas même avoir la

consolation de se retrouver dans cette île mystérieuse et rayonnante, dans cette Eden d'innocence et de délices qui leur avait été prêté au fond de la mer.

Non ! non... la sorcière en avait menti. Georgette seule devait mourir ce jour-là, Georgette devait lui survivre.

Quand il revint de son long évanouissement, il était couché dans la cabine du capitaine de la goëlette.

Ce capitaine, — un digne homme, un cœur généreux, — avait paru sur le pont au moment même où Georgette s'élançait dans les flots.

Il avait tout appris alors, il avait donné l'ordre qu'on mit un canot à la mer, il l'avait sauvé de la mort.

Oui, monsieur... ce petit mendiant irlandais, c'était moi.

Lorsque j'eus achevé de reprendre mes sens, lorsque je me ressouvins, déjà la côte irlandaise avait disparu dans les brumes de l'horizon.

Oh ! comme je pleurai alors !

Le bon capitaine s'efforça vainement de me consoler, et me prit en affection précisément à cause de la persistance de mon chagrin.

Il me fit donner de l'éducation, m'adopta comme son fils et, quelques années plus tard, en me donnant son nom, il acheta pour moi le grade que je m'efforce de mériter.

Je vais en ce moment trouver mon bienfaiteur.

Grâce à lui, je ne suis plus un orphelin maintenant, je suis riche, je devrais être heureux.

Mais non. Une amère mélancolie, une profonde tristesse m'est toujours restée dans le caractère et dans l'âme.

C'est que les souvenirs d'enfance ne s'effacent jamais, voyez-vous bien ! C'est que jamais... non, jamais je n'oublierai Georgette !

Comprenez-vous, maintenant ?... comprenez-vous mon émotion de tantôt, lorsque, dans la chambre de cette jeune orpheline anglaise, j'ai retrouvé, j'ai reconnu Kévin !

Oh ! c'était lui... c'était bien lui. Je ne puis me tromper... A quel autre chien pareil, à quel autre king-charles manquerait-il précisément cette même patte que Kévin avait perdue !

Il n'avait donc pas péri dans la tempête... et si plus tard on en a fait, pour ainsi dire, une relique, qui pourrait avoir eu cette pensée, sinon Georgette.

Mais je l'ai vue, de mes yeux vue s'engloutir dans l'Océan ! Elle est morte, ma Georgette ! Oh ! je n'en suis que trop certain, elle est morte !

## XII.

Au moment même où mon jeune compagnon terminait par ces derniers mots son touchant récit, six heures sonnaient à la vieille église de Dieppe.

— Il est temps de retourner là-bas, lui dis-je, espoir et courage !

Aucun mot ne fut prononcé par l'un de nous durant notre retour à la ville.

Nous arrivâmes enfin devant la maison.

Ce fut moi qui sonnai ; le pauvre garçon ne l'osait pas.

La jeune Anglaise elle-même nous ouvrit. Une douce et ravissante blonde, aux grands yeux bleus.

— Georgette ! s'écria tout aussitôt Georgette ; ah ! c'est donc bien toi, Georgette !

Est-il besoin de vous peindre leur joie ? est-il besoin de vous expliquer comment la petite mendicante s'était vu miraculeusement rejetée sur le rivage ; comment une bonne vieille dame des environs l'avait recueillie dans sa détresse ; comment elle l'avait fait instruire, et si d'une si providentielle façon qu'au jour où Georgette, devenu gentleman, retrouvait enfin Georgette, Georgette était digne de lui !

Non, non... tout cet épilogue serait parfaitement superflu.

Qu'il vous suffise donc de savoir que, deux mois plus tard, je fus appelé à Londres pour servir de témoin à leur mariage.

Le père adoptif du capitaine Georgette avait fait disposer pour les deux jeunes époux une charmante maisonnette, et dans le salon, à la place d'honneur, sur un socle de velours vert, sous un magnifique cylindre en cristal, je revis le pauvre Kévin.

Il était bien juste qu'on ne l'oublie pas non plus, lui dont le ciel s'était servi pour réunir Georgette et Georgette, lui qui semblait donner à leurs enfants cette leçon :

« Un bienfait n'est jamais perdu, même alors que celui dont on se fait le bienfaiteur n'est qu'un chien. »

CHARLES DESLYS.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,  
Rue Mercière, 92.